



88040107

FRENCH A1 – STANDARD LEVEL – PAPER 1
FRANÇAIS A1 – NIVEAU MOYEN – ÉPREUVE 1
FRANCÉS A1 – NIVEL MEDIO – PRUEBA 1

Thursday 18 November 2004 (afternoon)
Jeudi 18 novembre 2004 (après-midi)
Jueves 18 de noviembre de 2004 (tarde)

1 hour 30 minutes / 1 heure 30 minutes / 1 hora 30 minutos

INSTRUCTIONS TO CANDIDATES

- Do not open this examination paper until instructed to do so.
- Write a commentary on one passage only. It is not compulsory for you to respond directly to the guiding questions provided. However, you may use them if you wish.

INSTRUCTIONS DESTINÉES AUX CANDIDATS

- N'ouvrez pas cette épreuve avant d'y être autorisé(e).
- Rédigez un commentaire sur un seul des passages. Le commentaire ne doit pas nécessairement répondre aux questions d'orientation fournies. Vous pouvez toutefois les utiliser si vous le désirez.

INSTRUCCIONES PARA LOS ALUMNOS

- No abra esta prueba hasta que se lo autoricen.
- Escriba un comentario sobre un solo fragmento. No es obligatorio responder directamente a las preguntas que se ofrecen a modo de guía. Sin embargo, puede usarlas si lo desea.

Rédigez un commentaire sur l'un des textes suivants :

1. (a)

Une saison passa, une autre, une autre encore, mais pour Catherine le temps semblait ne point passer. Certes les fleurs changeaient, les fleurs se fanaient, les feuilles tombaient ; aux journées d'automne qui sentaient le cidre succédaient les pluies, les longues pluies et les brouillards et la neige, la gelée blanche sur les prés, mais en Catherine le temps était comme immobile ; quand
5 reprendrait-il sa course ? La jeunesse paraissait éternelle, elle en devenait monotone, inacceptable. Était-ce donc cela vivre ?

Les cadettes avaient grandi vite malgré les rougeoles, les coqueluches, les rhumes. Clotilde contemplait maintenant Catherine avec l'admiration et l'envie qu'autrefois Catherine ressentait pour son aînée, pour Mariette et son chignon et ses corsages verts. Elle quitterait bientôt l'école
10 que les religieuses tenaient près de l'orphelinat, on lui chercherait une place à la fabrique ou bien dans l'atelier de Mme Navel. Quant à Toinon on n'eût jamais cru à voir ses joues rouges et le rire perpétuel de ses lèvres et ses yeux que, jadis, la mort l'avait tenue un instant convulsée dans sa main. Une fierté profonde envahissait Catherine lorsqu'elle observait les deux petites en train de lire, côte à côte. « Que seraient-elles aujourd'hui si je n'avais pas empêché le père et Félicie de les
15 mettre à l'orphelinat ? »

Pour le père aussi le temps passait. De plus en plus, Jean Charron se voûtait, se ridait ; il paraissait presque aussi vieux que le père Baptiste, son aîné pourtant de plusieurs années ; mais l'ouvrier prenait la vie à pleines mains, comme il faisait de la pâte à porcelaine, tandis que le père,
20 on aurait dit tant il s'effaçait et gardait le silence, qu'il voulait oublier la vie ou se faire oublier d'elle. Catherine se demandait parfois si ce père à la voix haute, aux yeux rieurs dont elle gardait en elle la nostalgie, elle ne l'avait pas tout simplement imaginé ; il ressemblait si peu à cet homme timide, vieilli avant l'âge et qui paraissait toujours quêter une excuse, comme s'il se sentait étranger dans sa propre maison. Parfois, elle tentait de faire retrouver au père les chemins qui conduisaient vers quelque chaleur de la vie, mais en vain.

25 Une fois, pourtant, le père sortit de son silence. Quelqu'un avait murmuré :

– Ah ! qu'il fait bon vivre !

Ils s'étaient tous dressés à demi lorsque le père avait repris :

– Il faisait bon vivre.

Il demeurait penché en avant, les coudes aux genoux, le regard perdu vers l'horizon où montait la
30 nuit.

Les jeunes l'observaient avec crainte tant ses paroles les étonnaient, habitués qu'ils étaient à son silence, et même à cette sorte d'absence qu'il parvenait à créer autour de lui. À qui parlait-il donc ? Sûrement pas à eux quoiqu'il semblât répondre à la jeune fille qui avait exprimé son bonheur.

35 – J'aimais bien le soir, disait-il encore, les soirs d'été, j'aimais bien l'odeur du foin, l'odeur du tilleul, même le bruit des grenouilles juste au bord de la nuit, j'aimais bien tout ça, un beuglement dans l'étable, les rires des enfants, oui...

Il se racla la gorge. Que regardait-il droit devant lui ? Que voyait-il donc ? ces prés où la rosée commençait à scintiller ? les gestes noirs des arbres ? Clotilde et Toinon, à quatre pattes dans
40 l'herbe ? ou bien plutôt d'autres prés, une autre rosée, d'autres arbres, d'autres enfants, sa prairie, sa nuit, ses arbres, les enfants tels qu'il les connaissait jadis, quand la vie était sans pièges, sans enfer, quand la vie était bonne à vivre ?

Catherine aurait voulu travailler toujours plus encore et se dévouer pour que le père retrouvât, ne fût-ce qu'un peu de sa confiance dans les choses qu'ils avaient aimées autrefois ; mais, à part ce
45 soir, où, pour un instant, il avait laissé sa plainte s'exhaler, il continuait à s'enfoncer dans la même tristesse, la même humilité muettes.

Ainsi, Catherine demeurait-elle seule à ne pas changer dans l'éternité de sa jeunesse, entre la turbulente croissance de ses cadettes et la lente usure qui marquait le visage et le corps du père.

Le temps ne viendrait-il donc jamais pour elle où soudain tout se précipiterait, se
50 métamorphoserait à l'image de certains matins de l'hiver ou du printemps où l'on s'éveillait dans un monde neuf et sacré sous l'apparition de la première neige ou la brusque éclosion des fleurs ?

Elle appelait de tout son être, sans pouvoir se dire à quel désir elle obéissait ainsi, ce jour qui serait pour elle comme un éveil après une longue torpeur, et l'idée qu'au lieu de lui apporter chance et lumière, ce jour tant attendu pouvait n'être aussi bien qu'orage ou défaite, ne parvenait
55 pas à atténuer son impatience.

Georges-Emmanuel Clancier, *La Fabrique du roi* (1957)

- Quelle est l'importance des comparaisons dans cet extrait ?
- Le personnage principal est-il maître de sa destinée ?
- Quel est l'intérêt des références temporelles dans ce passage ?

1. (b)

Ce jour-là, quand je t'ai vue,
 j'étais comme quand on regarde le soleil ;
 j'avais un grand feu dans la tête,
 je ne savais plus ce que je faisais,
 5 j'allais tout de travers comme un qui a trop bu,
 et mes mains tremblaient.

Je suis allé tout seul par le sentier des bois,
 je croyais te voir marcher devant moi,
 et je te parlais,
 10 mais tu ne me répondais pas.

J'avais peur de te voir, j'avais peur de t'entendre,
 j'avais peur du bruit de tes pieds dans l'herbe,
 j'avais peur de ton rire dans les branches ;
 et je me disais : « Tu es fou,
 15 ah ! si on te voyait, comme on se moquerait de toi ! »
 Ça ne servait à rien du tout.

Et, quand je suis rentré, c'était minuit passé,
 mais je n'ai pas pu m'endormir.
 Et le lendemain, en soignant mes bêtes,
 20 je répétais ton nom, je disais : « Marianne... »
 Les bêtes tournaient la tête pour entendre ;
 je me fâchais, je leur criais : « Ca vous regarde ?
 allons, tranquilles, eh ! Comtesse, eh ! la Rousse. »
 et je les prenais par les cornes.

25 Ça a duré ainsi trois jours
 et puis je n'ai plus eu la force.
 Il a fallu que je la revoie.
 Elle est venue, elle a passé,
 elle n'a pas pris garde à moi.

Charles Ferdinand Ramuz, *Le petit village* (1903)

- Quel est le mouvement du poème ?
- A qui le poète s'adresse-t-il ?
- Quelle est l'importance du milieu rural de ce poème ?